

Grammaire et pensée allemandes

M. Jean-Marie ZEMB, professeur

COURS

1. *La grammaire du temps (suite)*

Ce cours devait poursuivre et compléter les réflexions consacrées en 1989-90 aux rapports entre le temps exprimé et communiqué dans le langage, le temps appréhendé et raisonné par la pensée et les divers aspects du temps présumé réel. A cet effet ont été examinées trois unifications systématiques de la Grammaire du temps qui s'accommodent toutes du fait que les périphrases véritables complexes qui expriment des temps intermédiaires, p.ex. le plus-que-parfait ou le futur antérieur, relèvent d'une combinatoire technique qui ne met pas en œuvre des primitives inédites, mais se contente d'exploiter les mécanismes postprédicamentaux de l'antériorité et de la postériorité.

La première hypothèse examinée fut celle des trois primitives *présent*, *passé* & *futur*. Ayant supposé que les arguments propres linguistiques discutés l'année précédente ne sont pas aussi pertinents que péremptoires et qu'ils laissent ouverte la question de savoir si le futur est un troisième temps, dissocié du présent, ou une modalité particulière du présent, par exemple sa probabilité extrême, on s'est interrogé sur ce que laisseraient subsister entre elles les tranches du futur et du passé. Sans préjuger de la question kantienne de savoir si le <passé> a commencé, on peut observer que la conscience du <futur> présente cette tranche à la fois comme ouverte sur l'avenir et comme limitée à son départ. Partant, le <présent> serait la seule tranche doublement bornée, réellement limitée de part et d'autre par des tranches. Si l'on peut s'accommoder d'une fluctuation ininterrompue, continue ou saccadée, de cette tranche intermédiaire, la question de la longueur de ce seul 'segment' devient inéluctable. Comme plusieurs instants non simultanés ne sauraient par définition — et pas seulement par définition — coexister, l'un sera toujours, par rapport à l'autre, non seulement antérieur ou postérieur, mais, car il s'agit ici de primitives, passé ou futur. Ainsi, une durée présente seccable apparaît

rapidement contradictoire : le présent se réduirait à une épaisseur minimale, pratiquement ou finalement nulle. Dans d'autres domaines, l'examen attentif de ce qui apparaît de petite taille révèle des complexités considérables, comme l'a décrit Pascal à propos de l'infiniment petit, tandis qu'un (présent) pris entre le (passé) et le (futur), entre le révolu et l'à-venir, entre ce qui *n'est plus* et ce qui *n'est pas encore*, se rétrécit au fur et à mesure de l'analyse et de la réflexion jusqu'à ne plus être qu'une limite. L'image de trois 'tranches' comparables s'efface quand on la regarde de près. Lui octroyer néanmoins une pertinence grammaticale impliquerait que l'on considérât le langage comme lié au jeu de simples apparences, mais une telle présupposition, ou concession, pourrait difficilement se formuler sans contradiction : la preuve que le langage n'est qu'un jeu serait fatalement un jeu de plus. L'hypothèse des trois temps primitifs ne peut d'ailleurs pas s'appuyer sur de telles apparences immédiates, car l'observation naïve, comme cela avait été retenu dans le cours précédent, plaide davantage en faveur d'une lecture 'présente' du complexe hypotaxique *verstehen wird*, comparable — en dépit de la désaffection de **verstehen wurde* — à celles de *verstanden wird*, de *grün wird* ou de *Minister wird*, avec un même déterminé, /wird/, et des déterminants différents, /infinitif/ saturé par tel /lexème verbal/, /participe/ saturé par le même /lexème verbal/, /grün/ ou /Minister/.

La lecture du (futur) comme d'un aspect du (présent), la seconde des hypothèses retenues, apparaît moins comme une réduction que comme un enrichissement. Au lieu du temps-sandwich ou de la tranche écrasée par deux infinis, on n'a plus que deux registres, *le présent & le passé*, séparés en même temps que reliés par une limite. Ce système à la fois stable et mouvant correspond mieux que le premier à la binarité des couples de formes simples (*schreibst/schreiben* et *schriebs/geschrieben*) et au donné de l'expérience, autant à son vécu brut qu'à sa méditation critique : au lieu d'abolir le présent, le futur *est* (au présent, justement) déjà en train de se faire. « L'avenir est déjà commencé » et « vivre le lendemain » sont moins des paradoxes que des lieux communs : si le cycliste veut éviter la chute, il doit regarder à plusieurs mètres devant lui. Quant à ce que le présent laisse derrière son 'passage', le (passé), cela apparaît certes comme révolu, mais aussi comme représentable, voire, si l'on songe aux perspectives ordonnatrices de l'histoire, collective et personnelle, et à leur(s) réarrangement(s) fréquent(s) sinon incessant(s), comme 'présent'. [On peut d'ailleurs estimer que cette douteuse (nécessité *a posteriori*) n'a pas assez intrigué la 'Kulturphilosophie' et la sociologie des mentalités.] Est cependant considéré universellement comme absolument objectif le caractère irréversible du changement de registre du (nunc) au (tunc), de la présentation à la représentation ou mieux de la perception à la réminiscence. [A-t-on assez réfléchi aux implications de l'évidence triviale que lorsqu'on parle du passé et lorsqu'on pense au passé, on en parle et on y pense, *au présent*, et non **en parlait* et **y pensait* ? Cette réduction des frontières temporelles à une ligne de démarcation épistémique — objective-

ment fondée, certes, mais d'un tracé incertain, *opus incertum* — entre 'Gegenwart' et 'Er-innerung', réhabiliterait cette grande oubliée de la linguistique, de la sociologie, de la pédagogie, voire de toute la philosophie, à savoir la Mémoire, mais outre cette correction stratégique, elle jetterait une lumière plus 'naturelle' sur des phénomènes plus particuliers tels que l'emploi du *présent historique*, la transposition des temps au discours indirect, la *concordance des temps* et la cohérence sémantique du groupe des 'prétérito-présents' : que *weiß* et *soll* et *will* soient passés de la signification /savait/, /devait/ et /voulait/ à la signification /sait/, /doit/ et /veut/, rendant nécessaires les compensations artificielles et partant faibles *wußte*, *sollte* et *wollte*, cela devient intelligible jusque dans ses effets secondaires pour ne pas dire lointains, à savoir la concurrence de deux participes, p.ex. l'archaïque *können* et le nouveau *gekonnt*, l'archaïque se trouvant maintenu dans des groupes où il est désambiguïté par la dépendance de /haben/, qui ne tolère aucun déterminant 'infinitif'. [Cela aussi nous paraît trivial, et la diffusion quasi-universelle de la dénomination « *doppelter Infinitiv* » et de l'herméneutique qui tente de la justifier en inventant de toutes pièces de telles performances de l'infinitif, nous fait douter non du fait que dans « *Wer hätte das ahnen können ?* », /können/ continue de signifier /pu/ et ne s'est pas métamorphosé en /pouvoir/, mais de la pertinence de la trivalité comme phénomène épistémique.] Qui se souvient de l'anamnèse et de la maïeutique trouvera d'ailleurs remarquablement intéressant, sinon révélateur, le passage de /savais/ à /sais/ pour /weiß/. Plus prosaïquement, le linguiste attentif au fonctionnement du système notera que ce glissement affecte essentiellement des verbes dits de modalité et que la réduction des 'temps primitifs' au *nunc* de la présence et au *tunc* de la réminiscence tend justement vers une herméneutique modale de l'opposition temporelle, lecture qui aurait pour effet secondaire non négligeable de désamorcer la querelle du futur (temps ou mode ?). Quand arrivé au terme de cette pérégrination méthodique, on se retourne sur ses pas, on s'aperçoit qu'on n'a pas vraiment rejeté la temporalité du monde événementiel, mais qu'on a mis à découvert certaines structures de ses reflets langagiers y compris la manière de les désambrouiller spontanément, et, selon une remarque philosophique d'Émile Benvéniste qui avait beaucoup impressionné Étienne Gilson, intersubjectivement.

La troisième des hypothèses examinées intègre les éclaircissements apportés par la seconde pour négliger l'opposition entre une lecture thématique et une lecture phématique du temps grammatical. On pourrait en effet consentir à un formalisme logiciste qui, pour en rendre plus commode le calcul, transformerait la 'donnée' de temps en 'condition' de validité. Au lieu de dire que dans « *vor einer halben Stunde fiel dort ganz gewiß kein Hagel* » et dans « *hier errichteten die Römer früher eine Art Mauer durch Germanien* », l'assemblage thématique comprend, outre 'dort', puis 'die Römer' et 'hier', les (combinés) /passé de *fallen* & *vor einer halben Stunde*/, puis /passé de *errichten* &

früher/, on considérerait comme incidentes à **(dort kein Hagel fällt)* et à **(die Römer hier eine Art Mauer errichten)* les informations générales (*Rahmenbedingungen*) apportées d'une part par le mode indicatif de l'actif et d'autre part par les indications temporelles 'concordantes' composées du temps passé de la forme personnelle du verbe et des spécifications '*vor einer halben Stunde*' et '*früher*'. On pourrait accepter de remiser, du moins provisoirement, l'objection redoutable des « phrases-sans-thème » du type de « *jetzt wird - dann wurde - nicht mehr zurückgeschossen* » (la grammaire traditionnelle ne s'était-elle pas accommodée de « phrases-sans-sujet » ?), afin de n'avoir dans sa hotte que des rhèmes aussi omnitemporels qu'atemporels, quitte à ne pas les mobiliser à contre-temps. En réalité, cette interprétation est déroutante aux yeux de tout grammairien soucieux de l'unité d'un texte et même de la texture d'une phrase, p.ex. « *die Romantik und die Klassik waren doch sehr verschiedene Zeiten* ». S'il est déjà difficile de considérer une chute de grêlons, malgré l'éventuelle brièveté de ce genre de précipitations, comme *instantanée*, tout le monde sait que, de Ratisbonne à Coblenz, la construction du *limes* romain prit des décennies. On pourrait certes s'abstraire de la durée de l'entreprise et ne considérer que la décision d'un consul avisé sommé de faire des économies tout en faisant des bénéfices. Un texte célèbre décrit ainsi plus près de nous l'unification prémonitoire des nombreux États allemands de l'époque par le tracé des lignes de chemin de fer. Plus près de nous encore, on imagine un conseiller du ministre des Transports pourvoir l'Europe, sur l'écran de son ordinateur, c'est-à-dire presque instantanément, d'un réseau complet de T.G.V. Mais s'il est possible, dans les bandes dessinées, de ramasser dans quelques bulles des Légendes des siècles, cela n'interdit nullement l'usage de rhèmes duratifs, itératifs, inchoactifs, égressifs tels que */reisen/*, */lesen/*, */heranreifen/*, */ausklingen/*, */aushöhlen/*, */Lebenserfahrungen sammeln/*, */allmählich vergessen/* et notamment d'innombrables rhèmes 'attributifs' tels que */wechselhaft sein/* ou rhèmes 'attributifs' tels que */wechselhaft sein/* ou */älter werden/* et de manière générale les expressions de concepts tels que */Dauer/*, */Bewegung/*, */Aufstieg/*, */Geschichte/*, */Fischzug/*, */Urwald/* et, bien sûr, */Mensch/* et tous les noms de 'natures', le postulat de la 'nature' consistant justement à maintenir l'identité à travers le changement, ce qui conduit à englober du temps, et pas seulement du temps homogène, mais tout un cycle de durée 'rythmée' selon justement telle ou telle nature. Ces rhèmes transmutent — mais à bon escient — un fait en droit. Ils ne sont donc pas intemporels ou atemporels et ne s'appliquent pas indifféremment et également à tous les moments du temps thématique (ou phématique). Ce temps 'intérieur' qui appartient à un grand nombre de rhèmes, pour ne pas dire à presque tous, correspond à la durée essentielle des êtres, dont la temporalité est une dimension constitutive, un accident essentiel si l'on préfère, et pas simplement une manière d'être perçu et pensé. Dire qu'il est entièrement différent de la durée extérieure dans laquelle il s'inscrit accidentellement et qui est indiquée par les données thématiques temporelles, de manière franche

ou de manière larvée, p.ex. dans tel nom substantif sujet, p.ex. « *Melanchton* », serait simpliste, mais il serait plus simpliste encore de ne pas apercevoir la différence entre la durée compréhensible, qui fait être, de la naissance à la mort, ou qui, en termes d'ontologie, actualise l'être en puissance, et le laps de temps unique de l'énigmatique écoulement de la vie. Il n'est cependant pas insensé de représenter le glissement des durées rhématiques sur le calendrier thématique par une réglette qui coulisse dans une règle de calcul. Les prédicats n'en demeureraient pas moins atemporels dans la mesure où ils seraient prédicables à n'importe quelles 'dates' réelles. En revanche, la prise en considération de la durée intérieure des rhèmes permettrait de mieux comprendre les arrangements intérieurs des « temps relatifs » secondaires du groupe verbal par combinaison d'antériorités, de simultanités et de postériorités.

2. Les apories de la (proposition subordonnée)

Parallèle au premier cours, qui conduisait à se poser à propos des « adverbes de temps », des « compléments circonstanciels de temps » et des « subordonnées temporelles » la question de leur fonction statutaire (font-ils partie des données thématiques ou sont-ils un élément du rhème ?), le second cours devait aborder les problèmes de l'appartenance statutaire de n'importe quelle « proposition subordonnée » [*Nebensatz*, *Gliedsatz*, *Spannsatz*]. L'approche choisie était certes analytique, mais secondaire, 'métagrammaticale', à savoir la lecture des définitions, y compris — c'est le point crucial — des renvois et autres notes et annexes.

L'aporie fondamentale relevée est une sorte de contradiction dans les termes : il ne saurait y avoir de « proposition subordonnée » dès lors que ce qui est « subordonné » ne saurait être « proposé » et inversement. Les séquences appelées traditionnellement « propositions principales » et habituellement situées de manière peu précise par rapport aux « propositions indépendantes », aux « propositions globales » ou, plus fréquemment et plus vaguement, aux « propositions principales » [*Hauptsatz*, *Kernsatz*] peuvent certes être « proposées », mais dans ce cas elles n'ont pas un statut subordonné, mais coordonné, comme toutes les (appositions) (p.ex. les relatives dites descriptives ou explicatives). Lorsqu'une séquence figure comme terme d'une relation hypotaxique (p.ex. les relatives déterminatives ou spécifiques), elle ne fait pas plus l'objet d'un acte de proposition distinct que l'épithète et le complément de nom. L'ensemble de ces séquences ne se réduit cependant pas aux « séquences proposées » et aux « séquences subordonnées », car il existe d'autres types d'intégration dans une proposition que l'insertion déterminative dans un complexe signifiant tel que le rhème. C'est ainsi que des données thématiques ou des indications phématisques peuvent prendre — garder — une forme de '*Spannsatz*' sans y perdre leur statut : elles ne seront ni 'proposées' ni 'subordonnées'.

S'ajoutent à ces difficultés majeures, patentes, plusieurs difficultés dont l'importance n'apparaît que peu à peu. Certaines d'entre elles ne concernent pas que l'allemand, p.ex. la manière de placer la conjonction de subordination par rapport à la séquence considérée (la conjonction en est-elle un élément ou l'introducteur, un déterminant ou le déterminé ?), la manière de traiter les groupes 'incomplets' (les infinitives sans sujets ou avec le sujet à l'accusatif), la manière d'interpréter le /*daß*/, /*que*/ etc. (en y voyant même carrément la conjonction de subordination « par excellence » pour couper court à toute contestation) et la manière d'écarter l'ensemble des périphrases verbales en préjugant de l'auxiliarité. La difficulté particulière de l'allemand n'est pas la moindre : il s'agit de l'interprétation de la syntaxe spécifique de ces séquences, généralement comprise non comme primitive et simple, mais comme transformation du '*Kernsatz*' par (rejet du verbe). Outre que la différence de construction entre des assertions marquées et les séquences considérées ne se réduit pas à la place du verbe, mais porte aussi sur l'ouverture ou l'attaque, l'erreur commise dans l'identification du modèle produit de nombreux effets secondaires néfastes, p.ex. dans l'interprétation de la place des particules verbales dans l'indépendante, que doit justifier de nouveau un (rejet), le goût de ces retards gênants étant mis sur le compte d'une prédilection pour les tensions et autres ruptures d'une prétendue *Klammersbildung*.

La cause de ces apories semble être que ce qui fut appelé « *Satz* » n'est pas ce qui était entendu par « proposition » dans la théorie qui avait examiné les propriétés de l'assertion. Ce glissement du (statutaire) au (casuel) paraît ne pas avoir été le moindre des obstacles à l'évolution de l'analyse dite — à tort — « logique et grammaticale » de la phrase vers le texte ou discours.

SÉMINAIRES

De retour de mission au Japon dont il suivait depuis longtemps le projet national d'un dictionnaire informatisé de taille industrielle, M. Jean PAUL, Docteur ès-sciences, Conseiller au ministère des Affaires étrangères, compléta les informations données au cours d'un séminaire antérieur. Il rendit compte de l'état d'avancement de la réalisation et exposa les problèmes économiques liés au progrès accéléré des techniques : faut-il attendre la fin — improbable — des développements techniques avant d'entreprendre des réalisations, dont ces développements sont d'ailleurs souvent tributaires ?

M. René METRICH, Professeur à l'Université de Nancy II, exposa les principes lexicographiques d'un ouvrage qui illustre bien les possibilités de remise permanente sur le métier et qui offre un modèle très intéressant en raison même de sa modestie, toute relative d'ailleurs. Il s'agit d'un Dictionnaire des particules phémiques allemandes (*Gesprächswörter*), par exemple

'*denn*', '*doch*', '*halt*', '*nur*', etc., dont, pour diverses raisons, les dictionnaires habituels ne traitent pas de manière satisfaisante les innombrables emplois. L'informatisation permet de multiplier les exemples et d'en expliquer nuances, conditions, niveau de langage, etc. Elle permet aussi de rendre l'ouvrage accessible à la consultation ponctuelle et à l'étude systématique. Enfin, la réorganisation en cours d'élaboration demeure possible.

Un autre aspect particulier de l'informatisation fut présenté par Madame Marie-Anne MOREAUX, Maître de conférences (INALCO & CERTAL), qui présenta la technique de la coupure automatique des mots, dont on connaît l'importance dans l'impression moderne, surtout dans les secteurs des lignes courtes (p.ex. colonnes de la presse quotidienne). La structure des langues s'y prête différemment surtout dans le domaine des composés, où des réformes précipitées de l'orthographe peuvent avoir des effets pervers, ce de quoi il découle que toute réforme devrait être 'assistée par ordinateur', c'est-à-dire simulée en grandeur réelle avant d'être promulguée.